

## Société Alkan

145, rue de Saussure

75017 PARIS

### Bulletin 16 - Octobre 1990

#### En forme d'éditorial

Il est de tradition de considérer l'été comme une période pauvre en nouveautés littéraires et musicales - excepté en ce qui concerne les festivals de tout acabit. Celui qui s'achève, dans le cas d'Alkan, fera mentir le proverbe. Depuis notre dernier bulletin du mois de juin, bien des nouveautés sont à annoncer, et souvent fort surprenantes et encourageantes à la fois.

Nous avons déjà annoncé la parution de l'excellent disque d'Alan Weiss, celle imminente des enregistrements de Laurent Martin et Bernard Ringeissen (enfin effective). Ce sont en plus quatre CD du Japon et un enregistrement d'orgue de... Nouvelle-Zélande, qui nous sont aussi parvenus.

Qui l'eut cru, voilà une romancière, Marie Nimier, qui prend pour prétexte d'un roman, Alkan lui-même et un hypothétique descendant, et publie chez Gallimard *Anatomie d'un chœur*, et découvre que notre association existe alors même que son travail est terminé !

Dans un domaine plus musicologique, l'ouvrage collectif annoncé à paraître chez Fayard est presque achevé, et si nous différons encore d'un numéro l'article de présentation prévu, c'est afin de vous exposer l'état définitif du livre.

Après deux ans et demi de recherches de fonds, de tractations infructueuses avec bien des institutions, la tombe d'Alkan retrouve enfin un état décent, si ce n'est luxueux.

Petit cadeau supplémentaire : la discographie mise à jour des dernières parutions - et point encore dépassée à la date de mise sous presse, si je ne m'abuse.

Tout cela nous annonce une assemblée générale riche de satisfactions mais aussi de projets - car tout n'est pas encore dit ! - à laquelle j'espère vous voir nombreux.

François LUGUENOT

## L'impossible retour

C'est la nuit de Pessah, la nuit de la Pâque. Le petit enfant juif, fier de son rôle dans la grande liturgie familiale qui se déroule à cette occasion, se tourne vers l'"ancien" et lui pose la question rituelle :

«Et cette nuit où l'Eternel a frappé l'Egypte pour délivrer notre peuple, quand a-t-elle eu lieu ?»

Et l'ancien de répondre :

«C'était demain...»

Je terminais mon précédent "article" en me posant la question de la judaïté d'Alkan, aux vues de sa manière de citer les Ecritures saintes. Je voudrais essayer de reprendre quelque peu ce sujet.

Au dix-neuvième siècle, alors que l'Europe connaît révolutions et mutations, tant sur le plan politique qu'économique, les Juifs de la Diaspora vont se situer selon deux grands types d'attitudes, en face de ces nouveaux visages de la société.

Certains, en particulier les Juifs d'Europe de l'Est, choisissent le divorce spirituel d'avec leur environnement, pour tenter, par surcroît, de dépasser, de surpasser leur misère.

D'autres, surtout parmi les communautés d'Europe de l'Ouest, profitant d'une certaine reconnaissance au niveau politique (évoquons seulement la Révolution française), cherchent plutôt à s'intégrer et à participer à la construction de nouvelles sociétés... au risque de rompre avec le judaïsme, disent les plus sages et les exemples ne manquent pas ; Alkan en fait-il partie ? En tout cas, pour des "modernistes", la musique est alors perçue comme un moyen privilégié, sinon essentiel, pour participer à une telle intégration.

Ces deux attitudes, si différentes qu'elles soient, n'en illustrent pas moins une réalité commune à tous les Juifs de cette époque, en face de laquelle ils ont à se situer, celle de l'impossibilité de retourner fonder une véritable nation en Palestine, la Terre par excellence.

Mais cet impossible retour n'est pas seulement conjoncturel ; il est une des composantes de la pensée (religieuse) juive. Nous l'avons déjà relevé : avec la religion du Dieu des Hébreux, le temps n'est plus perçu de manière cyclique mais linéaire. Ce qui a été ne sera plus vraiment : l'Exode est du passé, l'Exil est du passé, le premier comme le second Temples sont du passé.

Pourtant, ce passé, qu'il soit glorieux ou malheureux, ne doit pas en être oublié pour autant. «C'était demain» : le présent, fondé sur le passé, se tourne vers l'avenir.

Loin du Juif l'oubli de Jérusalem (*Super Flumina Babylonis* op. 52, paraphrase du Psaume 137), mais il n'en recrée par pour autant une Cité artificielle sur des mélodies déracinées ; il se souvient pour espérer et s'écrier : «L'an prochain, à Jérusalem !»

Nous avons déjà rencontré cette tentation de la (re)création, celle des idoles... qui ne sont que des perroquets voués à la fosse. Le passé ne se recrée pas, l'homme ne peut retourner dans le sein de sa mère pour naître une seconde fois, mais, par contre, l'esprit, suscité par la mémoire célébrante, peut souffler pour pousser la barque au loin et faire se lever les morts-vivants enfouis dans les souvenirs morbides : «Viens, souffle, des quatre points cardinaux, souffle sur ces morts et ils vivront» écrit le prophète Ezéchiel.

Alors, «le reste de Jacob sera, au milieu de peuples nombreux, comme une rosée venant du Seigneur, comme des ondées sur l'herbage, qui n'attend rien de l'homme, qui n'espère rien des humains». (en Michée, chapitre 5, verset 6, selon l'opus 47).

En judaïsme, le point de non-retour est toujours franchi ; notre compositeur l'a donc lui aussi dépassé, mais n'en a pour autant quitté, je le crois, la communauté de ses frères juifs.

Peut-être rencontrerons-nous, un jour, l'épisode de la lutte de Jacob avec l'Ange : les traversées de gué sont toujours périlleuses... mais seules passages convenables pour atteindre la paix du quatrième âge, le paradis, demain !

fr Jacques Arnould, dominicain

-----

Nous avons choisi pour ce numéro de vous présenter un article de Léon Kreutzer d'un intérêt exceptionnel : il s'agit en effet du témoignage principal, pour ne pas dire du seul, concernant la fameuse *Symphonie* pour grand orchestre en *si* mineur d'Alkan, oeuvre malheureusement perdue et jamais exécutée. Cette perte est d'autant plus regrettable qu'il s'agit de la seule pièce substantielle connue d'Alkan destinée à un orchestre symphonique. Les autres oeuvres pour orchestre (concertos de jeunesse, cantates...) sont d'un intérêt mineur et ne sauraient remplacer ce témoignage dont on espère qu'on retrouvera quelque jour la trace.

L'auteur de l'article, né en 1817 et mort en 1868, compositeur et musicographe, est le neveu du célèbre Rodolphe Kreutzer - violoniste et compositeur, dédicataire de la sonate pour violon et piano en *la* majeur op. 47 de Beethoven.

L'article est paru le 11 janvier 1846 dans la *Revue et gazette musicale* (13<sup>ème</sup> année), pages 13 et 14.

## Revue critique

### COMPOSITIONS DE M. V. ALKAN.

Le monde musical se partage aujourd'hui en deux partis singulièrement tranchés. D'un côté de jeunes artistes, exécutants ou compositeurs, dont l'éducation est à peine commencée, et qui feraient mieux d'étudier chez eux leurs roulades et leurs arpèges, ou de méditer les oeuvres des maîtres qu'ils ne connaissent point, se croient cependant assez expérimentés pour paraître résolument devant le public. Si le talent leur manque, ils le compensent par l'activité ; ils chantent et jouent partout, et à propos de tout, et se contentent du plus petit des succès.

Ils finissent enfin par obtenir une sorte de réputation qui, à la vérité, ne se base guère sur l'estime. On sait leurs noms, cela leur suffit ; ils ne demandent rien de plus. D'un autre côté, de véritables artistes, dont la vie s'écoule dans la contemplation et l'étude, profondément versés dans les secrets de leur art, et ayant à consacrer trop de temps à leurs travaux, pour en dépenser une partie en sollicitations et en démarches, se dégoûtent un peu d'un public qui ne vient pas les chercher, et, voyant avec tristesse leurs confrères moins scrupuleux explorer les routes vulgaires, les sentiers battus de l'art, et y trouver à peu de frais quelque chose à glaner, continuent néanmoins de perfectionner leurs oeuvres, mais sans chercher à les produire, et les vouant pour ainsi dire à l'obscurité. Il y a quelque temps que nous parlions à nos lecteurs de M. Reber<sup>1</sup>, qui

---

1 - [Napoléon Henri Reber (1807-1880) est essentiellement connu aujourd'hui comme auteur d'un *Traité d'harmonie* qui, complété par Théodore Dubois, fait toujours autorité. Ce fut cependant aussi un compositeur de talent, et lors d'un concert donné Salle Gaveau en 1988 dans la série *Salon Romantique* de Radio-France, on avait pu découvrir un superbe Trio pour piano, violon et

pousse presque jusqu'à la passion ce besoin d'obscurité. M. Valentin Alkan est encore un de ces misanthropes du monde musical.

Nous ne discuterons pas longuement le mérite de M. Alkan comme exécutant ; les artistes, mieux encore que le public, apprécient à sa valeur son talent de pianiste. On a pu le juger dans les concerts qu'il a donnés dans les salons d'Erard. Nous ferons observer cependant à M. Alkan qu'il s'y est montré un peu trop sobre de ses propres oeuvres. *La Tarentelle* et les autres petits morceaux qu'il a fait entendre ont paru fort jolis, il est vrai, mais sont de vraies bluettes où l'habileté du pianiste est mise à une épreuve difficile, mais qui ne peuvent faire apprécier le talent d'un compositeur. Le style d'exécution, qu'affectionne particulièrement M. Alkan, est celui de l'ancienne école de piano, le style noble, majestueux et sévère. Il dit avec une intelligence parfaite les oeuvres du vieux Bach, recueils surannés bons à rouler en cornets, à ce que prétendent nos jeunes et présomptueux héros de la triple croche. Nous devons toutefois adresser encore une remarque à M. Alkan. Qu'il soit peu satisfait de cette façon à la fois convulsive et mignarde, fausse et prétentieuse, dont certains pianistes interprètent les oeuvres des maîtres, hélas ! quand ils veulent bien consentir à les interpréter, cela ne nous étonne guère. Qu'il fasse cependant attention à ne pas tomber dans un défaut contraire, infiniment moins grave, il faut le dire, mais qui toutefois peut lui nuire. M. Alkan n'a-t-il pas quelquefois dans son jeu un peu trop de calme et de retenue ? Donne-t-il toujours, devant le public, un libre développement à son inspiration ?

Que M. Alkan soit persuadé qu'il ne faut pas abaisser sa propre conviction devant l'opinion du public, mais traiter avec lui de puissance à puissance, rien de mieux ; mais, nous pardonnera-t-il ce mot tombé de notre plume, il doit prendre garde de ne pas en agir avec lui en despote. M. Alkan désire initier le public aux grandes oeuvres des anciens maîtres, et il est certes bien capable de réaliser cette pensée ; mais, peut-être, devrait-il ne pas les lui présenter sous leur aspect le plus sévère. Une fugue de Bach est une merveille de génie pour l'artiste intelligent ; mais la foule n'y découvre qu'un labyrinthe inextricable de dessins, qui se croisent et se confondent dans tous les sens. M. Alkan doit donc apporter une circonspection extrême dans la désignation des morceaux qui composent ses concerts. Il y a un délicieux caprice de Bach, intitulé *le Départ d'un ami*<sup>2</sup>. Cela n'est pas long et la conception en est facile : oserons-nous le recommander à M. Alkan et le prier de mettre ce bijou musical au nombre de ceux parmi lesquels il devra faire un choix.

C'est dans quelques oeuvres instrumentales récemment écrites que M. Alkan révèle un véritable talent de compositeur. Nous nous occuperons aujourd'hui d'une sonate pour piano et violon ainsi que d'une symphonie du jeune auteur. Le premier de ces morceaux<sup>3</sup> est en *fa # mineur*. L'*allegro*<sup>4</sup> est d'une facture sévère et grandiose. L'*adagio*<sup>5</sup> porte ce titre : *l'Enfer*. Il débute par une série d'accords, que le piano fait entendre dans le grave, accords bizarres qui, par l'introduction d'une pédale intérieure, semblent flotter au milieu de tonalités sauvages et mystérieuses. Bientôt après, le violon élève un chant plaintif et passionné à la fois, triste plainte d'une âme errante et désolée. Il existe de si invincibles alliances entre tous les arts, qu'en écoutant cette mélodie délicieuse, nous voyons toujours apparaître à nos yeux l'admirable tableau de Scheffer<sup>6</sup> : le gracieux fantôme de Françoise de Rimini et celui de Paolo errant devant nous au milieu d'une atmosphère vaporeuse, absorbés dans la pensée de leur éternelle douleur, qu'adoucit cependant la contemplation de leur indestructible amour. Certes le jour où M. Alkan a conçu l'idée première de ce morceau, il avait rendu visite au musée du Louvre. Il s'est inspiré de Scheffer, comme Scheffer, sans doute, composa son tableau après avoir lu ces vers immortels du Dante ;

La bocca mi bacio tutto tremante...

violoncelle en *la mineur* (op. 37).]

2 - [Il s'agit du *Capriccio sopra la lontananza del suo fratello dilettissimo*, BWV 992, en *Si* bémol majeur.]

3 - [Léon Kreutzer parle ici du *Duo concertant* pour piano et violon, dédié à Chrétien Urhan op. 21.]

4 - [Le premier mouvement est indiqué "Assez animé".]

5 - [Le second mouvement est indiqué "Lentement".]

6 - [Ary Scheffer (1795-1858), peintre français, fut un des premiers romantiques, donnant à ses compositions une teinte mystique et rêveuse.]

Galcotto fu il libro e chi lo scrisse,  
 Quel giorno più non vi legemmo avante.

Le rondo final de cette sonate abonde en effets piquants et en rythmes [sic] variés. Quant au premier morceau, nous oserions dire que c'est un chef-d'oeuvre, s'il ne fallait pas apporter dans le jugement des oeuvres modernes une grande défiance de soi-même et beaucoup de circonspection.

La symphonie inédite que M. Alkan a bien voulu mettre sous nos yeux n'emprunte rien aux formes capricieuses qu'a adoptées la symphonie moderne. Elle se divise, comme les symphonies d'Haydn, de Mozart et de Beethoven, en quatre parties. Le premier allegro en *si* mineur est à quatre temps et d'un mouvement modéré. Le motif de début, un peu trop calme peut-être, se prête du reste parfaitement aux développements que l'art du compositeur sait tirer d'un sujet. Ce motif, qui passe successivement dans toutes les parties, que toutes les voix de l'orchestre s'empruntent et se rejettent, intéresse souvent et ne lasse jamais : ici il apparaît dans son entier, là brisé en fragments, semblable au fleuve capricieux, qui quelquefois coule paisiblement et à pleins bords, et quelquefois, se brisant sur les rochers, écume et rejaillit aux rayons du soleil, en poussière lumineuse. Nous avons particulièrement remarqué dans la seconde partie un passage où les flûtes, les bassons, les clarinettes, s'appesantissent sur de longues tenues, tandis que les instruments à cordes font entendre le thème par parties et en accents entrecoupés. Cela est fort simple, mais d'un effet saisissant.

Le scherzo, composé dans le style affectionné par Mozart, est plein de verve. La phrase de clarinette, qui forme le trio, accompagnée en arpèges, alternativement par l'alto et le violoncelle, a beaucoup de charme. Nous regrettons cependant que M. Alkan n'ait pas versé plus abondamment dans ce morceau ces effets d'instrumentation hardis et fantasques, que Beethoven employait si heureusement, et qui semblent inhérents à ce rythme [sic] à trois temps, serré et joyeux.

Comme nous n'avons jamais fait un cours de philologie, et que si nous connaissons un peu le français, - peut-être, hélas ! nos lecteurs pensent-ils le contraire, - d'une autre côté, le copte [sic], le syriaque, le sanscrit, les langues hiéroglyphiques de l'Orient, sont pour nous lettres closes, il a bien fallu nous faire expliquer par l'auteur lui-même certains caractères hébreux écrits à l'encre rouge qui ornent la première page de l'adagio, et qui nous paraissent aussi embrouillés qu'un jeu de jonchets jeté au hasard sur une table. Ce n'est rien moins que le verset de la Genèse : *Dieu dit que la lumière soit et la lumière fut*<sup>7</sup>. Exista-t-il jamais un plus beau thème pour l'inspiration du compositeur ? Haydn, dans son célèbre oratorio<sup>8</sup>, a merveilleusement dépeint le monde, avant que le doigt souverain du Créateur l'eût tiré du néant. Ces harmonies confuses, sourdes et funèbres, expriment admirablement l'horreur silencieuse de l'insondable chaos ; mais, malgré notre profonde vénération pour le génie de Haydn, nous devons avouer que le plus malencontreux de tous les accords, la plus mesquine des conclusions, amènent l'explosion de la lumière. Hélas ! grand maître, ce n'est pas l'avènement du splendide soleil que vous nous annoncez, mais tout au plus celui d'un lampion. Sans doute M. Alkan est resté à quelque distance de Haydn dans la première partie du morceau ; mais le crescendo est supérieurement amené, et les unissons de tous les instruments à vent, mêlés aux gammes rapides et aux larges accords des instruments à cordes, doivent produire l'effet le plus grandiose. Qu'on nous passe cette idée, il nous semblait, en consultant ces pages, qu'un soleil plus ardent venait percer l'atmosphère brumeuse qui nous entourait et rendre plus distincts les caractères que nous cherchions à déchiffrer.

Le finale de la symphonie n'est pas à la hauteur des trois premiers morceaux. Le motif n'en est pas assez distingué ; cependant dans les développements on remarque la plus grande habileté de facture.

Maintenant, dirons-nous à M. Alkan, nous avons apprécié votre oeuvre aussi bien que nous l'avons pu, autant que nous l'a permis votre manuscrit assez peu net et notre propre incapacité ; peut-être, à l'exécution de votre oeuvre, découvrirons-nous quelques défauts inaperçus à la lecture ; peut-être aussi de nouvelles beautés. Quand donc

7 - [Genèse 1,3.]

8 - [Die Schöpfung (La Création), 1798.]

pourrions-nous la juger autrement que sur le papier ? M. Alkan, ainsi que tous les jeunes compositeurs à qui nous avons adressé cette question, la trouvera évidemment indiscret. Elle éveillera en lui une pensée douloureuse ; il songera au peu d'empressement que le public manifeste pour des noms nouveaux et des compositeurs sérieux ; il songera que la plupart des artistes, loin de se porter un mutuel secours, s'isolent en eux-mêmes de plus en plus ; que si un homme de talent ignoré veut donner un concert, la composition d'un orchestre lui coûtera des frais énormes, sans aucun espoir d'une recette suffisant à les couvrir ; que d'ailleurs le droit des pauvres, la plus inique des contributions, puisqu'elle vient frapper de véritables pauvres, les artistes, lui enlèvera une somme considérable, que de longs travaux pourront à peine recouvrer. M. Alkan songera aussi qu'il y a peu d'espoir pour un compositeur français d'être admis à la Société des concerts, qui s'occupe presque exclusivement des anciens maîtres et des maîtres allemands nos contemporains ; que d'ailleurs il est fâcheux que cette Société, à laquelle la Liste civile a concédé, pendant les quatre mois d'hiver, la salle du Conservatoire, ne permette pas aux jeunes compositeurs d'y tenter leurs premiers essais les jours où elle ne l'occupe pas, les privant ainsi de la seule salle de concerts existant à Paris. Toutes ces difficultés, nous les apprécions ; cependant il est possible de les vaincre. Que ne peut le talent, joint à une noble opiniâtreté ? M. Berlioz, malgré tant de traverses, n'a-t-il pas conquis une honorable place par son inaltérable fermeté ?

Quant à nous, quel que soit l'avenir réservé, dans notre pays, à l'art que nous idolâtrons, et auquel nous avons voué notre vie ; quels que soient notre découragement personnel et nos prévisions inquiètes, nous ne cesserons pourtant pas d'exciter les jeunes artistes qui ont foi en leur patience et en leur force. A côté d'un public blasé, à côté de quelques coteries de musiciens inintelligents, il y a des amateurs d'élite, des artistes au cœur et à l'esprit élevés. Si l'art peut être sauvé, ce sera par eux. Espérons-le, et en attendant, servons cette noble cause avec conviction et dévouement.

LEON KREUTZER.

## Où l'on met Alkan en scène

J'avoue ma grande surprise en recevant, vers la mi-août, un pli des éditions Gallimard, contenant un exemplaire de presse d'*Anatomie d'un chœur* de Marie Nimier : à quel titre la Société Alkan se trouvait-elle destinataire d'un tel envoi ? La carte de l'auteur ainsi qu'un rapide coup d'oeil sur l'ouvrage me renseignèrent bien vite. Inventant à Alkan un petit-fils nommé Thomas Morhange (via Delaborde, qui en réalité mourut sans enfant), l'auteur nous décrit la vie d'une chorale dont le chef rêve de monter une oeuvre de son grand-père : la *Marche funèbre sur la mort d'un nénuphar* (!).

L'auteur n'a pas cherché à faire oeuvre de musicologue à l'évidence : le personnage d'Alkan, ainsi qu'elle nous l'a dit, l'a séduite par son étrangeté ; l'ombre qui continue de l'entourer était propice à lui inventer descendant et oeuvre imaginaire - le titre de cette dernière étant bien entendu inspiré de la *Marcia funebre sulla morte d'un pappagallo*, que l'auteur a entendu en 1982 lors d'un concert donné au Musée d'art moderne de la Ville de Paris.

Je me garderai de jouer au critique littéraire : j'ai lu ce livre avec plaisir, étant de surcroît chef d'un ensemble vocal, retrouvant donc dans ces pages quelque chose de la vie qui anime ces groupes toujours un peu compliqués. L'auteur n'en est pas à son coup d'essai, et son nouveau titre a bénéficié d'une couverture médiatique importante. Par exemple dans *Parcours*, revue offerte à toutes les personnes empruntant les lignes d'Air France, une pleine page y fut consacrée en septembre. Conséquence inattendue de la publication de ce livre : Jean-Pierre Gounod, arrière petit fils du compositeur Charles Gounod, prit contact avec l'auteur afin de lui annoncer qu'il possédait trois lettres autographes d'Alkan à Gounod, jusqu'alors complètement inconnues ! Une étape de plus, et Jean-Pierre Gounod devenait membre actif de la Société Alkan.

Il me semble que cette publication vient à point pour renforcer une dynamique de plus en plus évidente : Alkan est de mieux en mieux connu, et pas seulement en France, les projets de concernant fleurissent, souvent en dehors de notre initiative - et c'est tant mieux. Il y a là l'indicateur précieux d'une renaissance tant attendue. Puisse-t-on y être pour quelque chose.

F. Luguenot

## Nouveaux enregistrements

Comme nous l'annoncions dans l'éditorial, l'été fut riche en nouveaux enregistrements consacrés à Alkan. Nous avons déjà dit dans le précédent bulletin tout le bien que nous pensions du disque d'Alan Weiss. Nous serons encore une fois très élogieux sur les trois nouveaux disques compacts qui nous sont parvenus.

A tout seigneur tout honneur, commençons par annoncer la parution tant attendue de l'intégrale des *25 Préludes* op. 31 enregistrée par notre président Laurent Martin, sous le label Marco Polo. Si la gestation a été longue, le résultat est splendide. La presse spécialisée (Diapason, Répertoire, Compact) a unanimement salué l'événement, accueillant très favorablement et l'oeuvre et son interprète, ce qui n'est pas une mince reconnaissance pour la cause d'Alkan. Nous ne reviendrons pas sur les oeuvres, au sujet desquelles nous avons constitué un dossier dans un précédent numéro. Nous voudrions simplement dire combien l'interprétation de Laurent Martin rend justice à ce recueil qui, s'il n'est pas très brillant, demande énormément de sensibilité, d'esprit de sens de la construction.

Sous la même marque, paraissait également, extraits des *Douze études dans les tons mineurs* op. 39, la *Symphonie, Comme le vent, En rythme molossique* et *Ouverture*, interprétés par un alkanien vétérinaire : Bernard Ringeissen, que nous avons d'ailleurs le plaisir de compter désormais parmi nos membres, et bienfaiteurs de surcroît. Même si ces oeuvres ont déjà été enregistrées (voir la discographie ci-jointe), et fort bien, il s'agit de leur première apparition en CD. L'interprétation de Bernard Ringeissen est de très haute qualité ; je la qualifierai de sage (les tempos sont très retenus, contrairement à Raymond Lewenthal en particulier), mais en même temps de remarquablement construite et claire. Dans la *Symphonie* notamment, si chaque mouvement commence sans précipitation, c'est pour en mieux souligner l'explosion finale.

Ces deux interprètes ont d'autres projets avec la firme Marco Polo, sur lesquels nous pouvons dire deux mots : l'intégrale des *Esquisses* op. 63 par Laurent Martin, d'autres études, et l'orchestration par Mark Starr du Concerto op. 39 par Bernard Ringeissen.

Les britanniques sont décidément férus du répertoire organistique alkanien : John Wells a enregistré un disque complet d'oeuvres pour orgue d'Alkan, pour le label néo-zélandais *Ribbonwood*, malheureusement non encore distribué en France (mais nous y remédions pour nos membres : voir le bulletin de commande ci-joint). Ajoutons qu'il s'agit là du premier enregistrement à paraître en CD réalisé sur un orgue de Nouvelle-Zélande, honneur insigne pour Alkan. Si au premier abord j'ai été surpris de l'ampleur des tempos adoptés, en comparaison de ceux de Kevin Bowyer ou Nicholas King, il me semble à la réflexion qu'il s'agit là d'une version exemplaire : le choix des registres est judicieux et l'éclairage donné à chaque pièce est très convaincant. John Wells, qui est d'ailleurs venu donner quelques concerts dans le sud de la France en septembre, est également compositeur, musicologue. Nous vous donnerons bientôt la traduction d'un article fort éclairant qu'il a écrit sur les pièces d'orgue d'Alkan. Il a également adapté à l'orgue (car on sait que les pièces soit-disant pour orgue d'Alkan sont en fait plutôt destinées au piano à pédalier et demandent à être revues pour être jouées sur l'instrument à tuyaux, ainsi que César Franck le fit pour certaines d'entre-elles) deux pièces : la deuxième Prière op. 64 et le premier Grand Prélude op. 66. Ces

partitions qui ne sont pour l'instant disponibles qu'en Nouvelle-Zélande peuvent être commandées auprès de notre association.

Contraste navrant avec ces réussites : les quatre premiers volumes d'une intégrale annoncée par le pianiste Osamu Nakamura, et parus chez Epic/Sony au Japon (sans projet d'importation en Europe pour l'heure). J'ai du mal à comprendre comment un puissant éditeur a pu prendre la décision de publier quelque chose d'aussi médiocre. Que le son du piano soit désagréable, que les minutages soient ridicules, n'explique pas tout : il faut, je crois, dire qu'Osamu Nakamura ne sait pas jouer Alkan. Ecouter ces quatre disques est une véritable torture. J'ai dit que le son est agressif, mais que dire de l'incapacité du pianiste à aligner quatre doubles croches égales, à jouer *piano*, à user des pédales, et simplement à mettre quelque sentiment dans les pièces qu'il interprète ? Des oeuvres comme *Le chemin de fer*, *Le preux*, *Bourrée d'Auvergne* en deviennent ridicules à force de brutalité, de bousculades, de notes avalées. Les *Variations-Fantaisie sur Don Juan* résultent sans doute de la superposition de deux enregistrements du même pianiste, tenant alternativement le *primo* et le *secundo* : nous avons donc droit à un décalage constant entre le grave et l'aigu, et à des traits régulièrement inégaux - Nakamura joue un peu tout Alkan comme s'il s'agissait d'allemandes de Bach ou de préludes de Couperin. Inutile de commenter l'interprétation de la Grande Sonate ou du Concerto. Ce ratage est d'autant plus dommage que les pièces proposées sont souvent inédites au disque. Et que Sony pouvait certainement s'offrir un pianiste au moins techniquement au point.

Terminons par l'annonce de la parution pour la fin de l'année chez ADA d'un disque, peut-être annonciateur d'une série de six autres, où le pianiste F. Bou interprète *Les mois* op. 74, *Salut cendre du pauvre !* op. 45, le second Concerto da camera op. 10 et dirige la *Marcia funebre sulla morte d'un pappagallo*. Ceci est l'aboutissement d'un projet de l'ensemble 2e2m et de Paul Méfano dont nous vous avons déjà parlé dans ces colonnes.

F. Luguenot

## Nouvelles diverses

♦ La tombe d'Alkan est enfin remise en état. Nous vous avons tenu au courant des multiples tractations engagées depuis plusieurs années pour obtenir les subsides nécessaires à cette entreprise onéreuse (plus de vingt mille francs). Ne revenons pas sur les échecs essuyés et remercions plutôt tout ceux qui ont généreusement contribué au succès : au bout du compte, nous sommes parvenus à réunir la presque totalité de la somme requise, le travail a été fait, et bien fait. Depuis la fin août, une nouvelle pierre tombale en granit du Tarn est en place, portant la même gravure que la pierre d'origine ; juste avons-nous choisi d'ajouter en dessous du nom de Charles Valentin Morhange : *pianiste compositeur*.

♦ Il est prévu d'enregistrer chez EMI-Grande Bretagne la musique de chambre d'Alkan, c'est-à-dire : le *Duo concertant* op. 21, pour piano et violon, le *Trio* op. 30, pour piano, violon et violoncelle, et la *Sonate de concert* op. 47, pour piano et violoncelle. Les interprètes en seraient Ronald Smith au piano, Nona Lidell au violon et Moray Welsh au violoncelle. Aucune date d'enregistrement n'est encore fixée.

♦ Pour le vingtième numéro de la revue *Analyse musicale*, paru en juin dernier, dont le thème était : *La forme : unité et multiplicité*, Constance Himelfarb a écrit un article intitulé : *Problématique de la forme dans le piano romantique français : Le festin d'Esopo, n° 12 des Etudes dans les tons mineurs, d'Alkan*. Une analyse extrêmement approfondie de cette oeuvre majeure d'Alkan ainsi qu'une mise en perspective historique y sont présentées.

♦ Dans le cadre d'une exposition intitulée *Les juifs lorrains : du ghetto à la nation* organisée par les Archives départementales de la Moselle, un catalogue a été édité qui mentionne Alkan (note infrapaginale page 115) parmi les personnalités juives importantes. Faute de nous avoir contacté en temps utile, les organisateurs ont regretté n'avoir pas trouvé plus de matière sur Alkan. L'illustration sonore de l'exposition comportait plusieurs oeuvres d'Alkan.

♦ Quelques titres parus ces derniers temps pourront intéresser tous les dix-neuviémistes que nous sommes peu ou prou. Tout d'abord, une biographie de Pauline Viardot, due à la plume de Nicole Barry, éditée par Flammarion. Ensuite deux ouvrages consacrés à Marie d'Agoult, l'égérie de Liszt : une biographie de Charles Dupêchez chez Perrin (collection "Terres des Femmes") et les Mémoires, souvenirs et journaux de la même, également présentés et annotés par C. Dupêchez, parus au Mercure de France (collection "Le temps retrouvé", volumes LVIII et LIX).

Les amoureux d'É.T.A. Hoffmann découvrirons également un auteur qui lui est fortement apparenté par le style : Charles Barbara, dont les éditions Viviane Hamy viennent, sous le titre *Esquisse de la vie d'un virtuose*, de rééditer quatre remarquables nouvelles, toutes ayant trait au monde musical. Un vrai régal.

♦ Quiconque porte intérêt aux livres consacrés à la musique connaît vraisemblablement Jean Leguy, propriétaire du magasin Ars Musicae à Tours, et érudit hors du commun. Déjà auteur de deux remarquables répertoires bibliographiques des ouvrages en français sur la musique en 1975 et 1978, il vient de mettre à jour son travail, en un ouvrage exceptionnel, véritable mine de renseignements et indispensable outil de travail. Pour obtenir cette merveille, écrivez au magasin, 21, rue de l'Ermitage, 37100 TOURS, ou téléphonez au 47.51.29.73 - ou adressez-vous à nous.

♦ La revue américaine *Clavier*, à laquelle nous avons emprunté pour notre dernier bulletin un article de Raymond Lewenthal, nous demande de préciser qu'elle paraît dix fois par an. L'abonnement annuel pour les étrangers est de 24 \$, et est à souscrire auprès de : the Instrumentalist Co., 200 Northfield Road, Northfield, Illinois, USA.

♦ Rappelons que tous les documents édités par la Société Alkan restent disponibles : les Bulletins numéro 1 à 16, les trois volets du catalogue, et la discographie (troisième édition). Il suffit d'en faire la demande auprès du secrétaire.

F.L.

---

Dans le prochain numéro, à paraître au quatrième trimestre 1990 :

♦ Un dossier sur le premier ouvrage en langue française consacré à Alkan.

♦ Mémoire d'un pianiste romantique français : Charles Valentin Alkan et la musique ancienne, par Constance Himelfarb.